

## Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie* **Séance 4 – Expériences de la nature, science, technique**

Question de l'expérience humaine : est-elle de même nature que celle des autres vivants ? Doit-elle s'intégrer parmi la multiplicité des expériences de la nature, parmi la diversité des milieux propres ? Ou bien est-on fondé à parler d'un « règne séparé » (P&V, p. 13 – cf. notre **Séance 3**) → réponses contrastées qui correspondent à la position complexe de l'homme au sein de la nature = être humain se pense lui-même entre appartenance à la nature et séparation d'avec elle

« tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé » (P&V, p. 13)

**Surtout Cf. « La pensée et le vivant »** → la pensée, le savoir  
Même si incursions dans **« Machine et organisme »** → question de la technique.

### I. La connaissance de la nature : défaire l'expérience de la vie

Les êtres humains st dotés d'une faculté originale = la raison → expérience vécue chez l'humain se double de la csce réflexive et de la possibilité de manipulation de concepts.

La pensée, la connaissance caractérisent donc l'existence humaine.

C souligne à plusieurs reprises que l'être humain est en proie à la *libido sciendi*, par ex. lorsqu'il évoque « l'avidité de connaissance » du biologiste (Exp., p. 42), ou lorsqu'il cite la thèse de médecine d'un certain M.P. Deisch (1735) :

« Il n'est pas étonnant que l'insatiable passion de connaître, armée du fer, se soit efforcée de se frayer un chemin jusqu'aux secrets de la nature » (Exp., p. 22)

Cet auteur souligne que cette pulsion de savoir conduit l'être humain à des pratiques « violentes » et « cruelles » comme la vivisection animale (p. 22-23).

Voir à ce propos **notre séance 3 sur Jules Verne** et l'évocation de « l'insatiable besoin d'apprendre » (II, 1, p. 293) qui meut un scientifique comme Aronnax.

Or on a bien svt l'impression qu'existe entre cette connaissance et la vie un « conflit fondamental » (p. 12).

#### I.1. L'inadéquation de la connaissance et de la vie

« Il n'est pas vrai que la connaissance détruit la vie, mais elle défait l'expérience de la vie » (P&V, p. 12)

#### - La connaissance comme analyse

Verbe « défaire » employé ici nous rappelle la définition que C donne de la connaissance dès les premières lignes de « La pensée et le vivant » :

« Connaître, c'est analyser. [...] Décomposer, réduire, expliquer, identifier, mesurer, mettre en équations [...] » (P&V, p. 11)

*Analyse* = étymologiquement « dissolution » → décomposition d'un tout en ses parties.

« La vie est formation de formes, la connaissance est analyse des matières informées. Il est normal qu'une analyse ne puisse jamais rendre compte d'une formation et qu'on perde de vue l'originalité des formes qd on n'y voit que des résultats dont on cherche à déterminer les composantes » (p. 14)

Il aurait en cela « inadéquation à tout objet biologique de la pensée analytique » (p. 16). Car un organisme vivant est un tout signifiant (cf. notre **séance 6**).

### - La rupture épistémologique

Débat important en philosophie des sciences = les connaissances scientifiques sont-elles seulement une amélioration (un perfectionnement) des savoirs acquis par le vivant qu'est l'homme à travers ses expériences de la nature ?

→ oui = être « continuiste » : les concepts scientifiques sont produits en affinant les concepts courants.

→ non = être « **discontinuiste** » : la scientificité commence par une critique extrêmement sévère des savoirs d'exp. Il faut un effort de « **rupture épistémologique** », notion fondée par Gaston Bachelard (*La Formation de l'esprit scientifique*) → science doit se détacher de l'« expérience première » (Bachelard) qui apparaît comme une barrière dans l'accès à la connaissance.

## I.2. La construction de la *Welt*

### - Décentrement et objectivité

= asymétrie radicale humains / autres vivants.

#### → la capacité de se mettre « à la place de » = décentrement

Même si l'idée n'est explicitement exploitée dans les textes de C au programme, il faut garder en tête une particularité des humains : ils sont les seuls êtres vivants à se détacher de leur exp. spécifique, à s'intéresser à des exp. de la nature alternatives = aux exp. de la nat. qu'ont les autres vivants.

Humains = capables de sortir de leur conditionnement anthropocentrique : de se mettre en pensée « à la place » des autres espèces pr essayer de comprendre la façon dont elles vivent la réalité → hérisson ou tique.

Nous permet de relativiser notre propre expérience de la nature = pas exp. ultime, pas seule valable.

#### → la capacité de se libérer de tout conditionnement = objectivité

Ms sont aussi les seuls êtres vivants à faire l'effort de l'objectivité.

Ds notre séance 3, nous n'avons pas rendu compte de l'ensemble des distinctions terminologiques établies par Uexküll : à côté de la *Umwelt* et de la *Umgebung*, il y a la *Welt*.

*Welt* = « univers de la science » (p. 185), « univers de l'homme savant » (p. 196) que C évoque en ces termes :

« Mais l'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu. La fonction essentielle de la science est de dévaloriser les qualités des objets composant le milieu propre, en se proposant comme théorie générale d'un milieu réel, c'est-à-dire inhumain. Les

données sensibles sont disqualifiées, quantifiées, identifiées. L'imperceptible est soupçonné, puis décelé et avéré. Les mesures se substituent aux appréciations, les lois aux habitudes, la causalité à la hiérarchie et l'objectif au subjectif » (p. 196)

Plusieurs termes intéressants à relever dans ce passage.

→ « objectivité » : en épistémologie, le ft, pr une affirmation à propos de la réalité, de ne dépendre d'aucun pt de vue particulier d'où la réalité est regardée. Être humain capable de faire une parenthèse ds sa vie subjective pr construire – petit à petit et collectivement – une image de la nature unique et cohérente.

→ « théorie » : terme à l'étymologie intéressante = *theo-* = « divin » / *oraō* = « voir » → humains st capables de produire une représentation du monde « supérieure » parce qu'elle transcende tous les pts de vue particuliers.

→ « imperceptible » : derrière ce terme se trouve la question de la perception, de l'expérience sensible de la nature.

Selon Descartes, cette exp. sensible est trompeuse et même illusoire : nous ft croire que les qualités sensibles existent à l'int. de la chose elle-même, objectivement. Or part de subjectivité, car varient selon les ind. et les circonstances (ex. qd on a la jaunisse, le sucré paraît amer) = relativité subjective de l'exp. sensible.

→ D généralise : tt ce que l'exp. sensible ns apprend du monde n'est qu'une apparence → « Les données sensibles sont disqualifiées » = l'expérience perceptive est contredite.

Seul le scientifique peut connaître nature telle qu'elle est, parce que seul à utiliser autre mode de connaissance que l'exp. sensible, le « perceptible » → accède à l'« imperceptible ».

Ex. Copernic et modèle héliocentrique = énorme effort d'objectivité, prise de distance / nos perceptions = a réussi à s'extraire mentalement d'un pt de vue terrien, des perceptions terriennes = mvt du Soleil et immobilité de la Terre sont seulement apparents. Géocentrisme pas réfutable par des observations, mais par construction théorique, analyse rationnelle.

### - De l'« homme vivant » à l'« homme savant »

Être humain : a pour particularité d'être à la fois un « homme vivant » et un « homme savant » (cf. p. 196).

Or, peut conduire à deux attitudes contraires mais également problématique :

#### → l'oubli d'être un vivant

Être humain prend nature reconstituée par la science pour seul monde ayant une validité, pour un absolu. Frappe d'invalidité ou d'inexactitude tous les milieux propres, y compris le sien :

« [La reconnaissance de l'univers absolu de l'homme savant] s'accompagne nécessairement de la disqualification au titre d'illusions ou d'erreurs vitales de tous les milieux propres subjectivement centrés, y compris ceux de l'homme » (V&M, p. 196)

#### → la « fatuité »

Ms paradoxalement, les analyses de l'« homme savant » peuvent également conduire à conférer une importance démesurée au monde propre de l'homme. Pour comprendre cette idée, il nous faut revenir sur un passage que nous n'avions que partiellement cité dans notre **séance 3** (III.2. Le milieu humain) :

« Or, cet univers de l'homme savant [...] parce qu'il entretient avec le milieu propre de l'homme vivant un rapport direct, quoique de négation et de réduction, confère à ce milieu propre une sorte de privilège sur les milieux propres des autres vivants. L'homme vivant tire de son rapport à l'homme savant [...] une sorte d'inconsciente fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants, comme ayant plus de réalité et non pas seulement une autre valeur » (V&M, p. 196)

→ Portée critique de l'approche de C / cette idée de rupture épistémologique.

- Certes, reconnaît que l'objectivité à une valeur de vérité incomparable à celle de l'expérience courante. Mais d'un autre côté, dans le cadre des sciences de la vie, réhabilite exp. subjective en montrant que, sans la prise en compte de cette exp., ces sciences ne peuvent être vraies.

= caractère dialectique du propos de C.

- En outre, va montrer qu'il n'y a en réalité pas opposition entre « la pensée et le vivant », bien au contraire. Même lorsqu'elle « défait l'expérience de la vie » (P&V, p. 12), la connaissance est « enracinée dans la vie » (V&M, p. 197).

Pas opposition entre homme vivant et homme savant : homme savant = homme vivant.

## II. Connaissance et technique en continuité avec les expériences de la nature

### II.1. L'acte de connaître comme opération vitale

C va chercher à concilier deux pôles qui se st toujours opposés dans la philosophie du XXe siècle en France : la pensée et la vie.

#### - Connaître pour connaître ?

Au début de « La pensée et le vivant », C s'interroge : quel est le « sens du connaître » ? (p. 11)  
= pourquoi pense-t-on ?

« Au mieux, il arrive qu'on réponde à ce dernier problème par une affirmation de suffisance et de pureté du savoir. Et pourtant, savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger, ou tuer pour tuer, ou rire pour rire » (P&V, p. 11).

« Savoir pour savoir », « penser pour penser » = expliquer une fonction par cette même fonction  
= n'a pas de sens.

#### - Connaître pour vivre

Pr comprendre le « sens du connaître », il faut relier cette fonction à la dimension vitale de notre existence. Comme le souligne Descartes dans son *Discours de la méthode* (VI<sup>e</sup> partie), les connaissances scientifiques sont « fort utiles à la vie ».

L'être humain ne pense pas pour penser mais pour résoudre des problèmes posés par son milieu :

« La pensée n'est rien d'autre le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute [...] devant l'obstacle surgi. La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe et indirecte des

tensions entre l'homme et le milieu. Ms définir ainsi la connaissance c'est trouver son sens dans sa fin qui est de permettre à l'homme un nvl équilibre avec le monde, une nvlle forme et une nvlle organisation de sa vie » (P&V, p. 12)

L'humain n'étant pas adapté à son environnement comme les autres animaux, il a besoin de connaître pr en surmonter dangers. Il décolle ainsi de l'immédiat, procède par abstraction – tout cela dans le but de vivre = version évoluée de la résolution de pbmes pratiquée par tous les vivants.

La connaissance est ainsi une opération vitale, la science « une sorte d'entreprise assez aventureuse de la vie » (V&M, p. 197) – une expérience vitale.

Dans ce passage de « La pensée et le vivant », C rapproche la science de la **religion** et de l'**art**.

Tous trois, écrit-il, sont des « ruptures d'avec la simple vie [...] expressément humaines » (p. 13), car ils subliment cette vie (ils la « transfigurent », p. 13).

« [...] or quel esprit sincèrement religieux, quel artiste authentiquement créateur, poursuivant la transfiguration de la vie, a-t-il jamais pris prétexte de son effort pour déprécier la vie ? » (p. 13)

L'homme savant doit s'inspirer de l'homme religieux et de l'artiste qui transcendent la vie et la nature sans les mépriser.

## II.2. La technique réintégrée au sein des expériences de la nature

Il en va de même pour la technique.

Cette dernière pourrait apparaître (cf. notre **séance 3**) comme ce qui différencie l'humain de l'animal, des autres vivants : « c'est par la construction des outils et des machines que l'homme se distingue des animaux. » (Exp., p. 26)

vs position de C, qui dvlpe dans **« Machine et organisme »** une philosophie de la technique inspirée de **Henri Bergson** et d'**André Leroi-Gourhan**.

### - La technique : forme spécifique de la vie chez l'humain

Pourquoi la technique peut-elle apparaître comme ce qui différencie l'humain ?

Parce qu'elle est la cause et le résultat d'une modification de la nature par laquelle l'humain se crée son monde, l'adapte à ses besoins.

Or, nous l'avons vu dans notre **séance 3**, le propre du vivant, c'est précisément « de se faire son milieu, de se composer son milieu » (V&M, p. 184).

→ cela doit nous amener à reconsidérer notre représentation de la technique : loin d'être ce qui nous sépare du vivant, elle serait la forme spécifique du vivant chez l'être humain. Les « inventions techniques » doivent être comprises comme « comportements du vivant » (M&O, p. 162), la technique comme un phénomène biologique.

C va jusqu'à parler « d'une activité technique aussi authentiquement organique que celle de la fructification des arbres » (M&O, p. 155).

Il souligne que cette dimension vitale de la technique a été mieux comprise par les ethnographes que par les philosophes

« les ethnographes ont été avant tout attentifs au rapport entre la production des premiers outils, des premiers dispositifs d'action sur la nature et l'activité organique elle-même » (M&O, p. 157)

Cf. **Haushofer** : narratrice souligne que les « différents outils » (faux, râteau, fourche), « se sont révélés d'une importance vitale » (p. 49-50) = l'être humain a un besoin vital d'outils pour survivre au sein de la nature.

= pas de rupture entre nature et technique ms continuité : technique humaine = poursuite de l'expérience vitale de la nature par d'autres moyens.

### - La théorie de la projection organique

Dans « Machine et organisme », C s'inspire notamment d'un ethnologue, le préhistorien André Leroi-Gourhan.

Ce dernier a cherché à comprendre le phénomène de la construction de l'outil en l'assimilant au mouvement d'une amibe qui pousse hors de sa masse des pseudopodes (sorte de membres temporaires) pour engloutir sa proie (cf. p. 159).

Outil apparaît alors comme une extension de l'organisme humain, un organe artificiel (cf. **Bergson** dans notre **Introduction générale au thème**) → rejoint la théorie de la projection organique :

« les premiers outils ne sont que le prolongement des organes humains en mvt.  
Le silex, la massue, le levier prolongent et étendent le mvt organique de percussion du bras » (M&O, p. 158)

Dans la citation de Bergson convoquée dans notre **Introduction générale**, on lisait cette analyse : « [...] si nos organes sont des instruments naturels, nos instruments sont par là-même des organes artificiels » (*Les Deux Sources de la morale et de la religion*, 1932). On trouve un écho intéressant de la première idée dans **Le Mur invisible**, lorsque la narratrice parle de ses mains :

« Mes mains toujours couvertes d'ampoules étaient devenues mes principaux outils de travail. J'en avais depuis longtemps retiré les bagues. Qui aurait l'idée de décorer ses outils avec des bagues en or ? » (p. 95)

« Je pris conscience petit à petit de tout ce que je pouvais réaliser avec mes mains. La main est un outil merveilleux. » (p. 159)

Position originale de C : se tient à distance aussi bien

→ d'une position technolâtre qui ferait de la technique la preuve de la supériorité de l'être humain

→ d'une position technophobe qui ne verrait dans le progrès technique qu'une aliénation de l'homme et une destruction de la nature. Il critique ainsi les « réquisitoires nostalgiques que trop d'écrivains [...] dressent périodiquement contre la technique et ses progrès » (« M&O », p. 164).

### - La technique précède la science

Dans une perspective mécaniste, il y a « antériorité à la fois logique et chronologique du savoir sur ses applications » (M&O, p. 130) : invention technique = application d'un savoir préexistant.

Or, la perspective développée par C le conduit à affirmer au contraire l'« antériorité chronologique et biologique absolue de la construction des machines sur la connaissance de la physique » (M&O, p. 155)

La technique est première rapport à la science, la science procède de la technique. Pas ds le sens où technique donnerait à la science des esquisses de ses concepts ; ms ds le sens où la science est une réflexion sur les pbmes, les obstacles que rencontre l'« élan fabricant » de l'homme. Prolongement d'un même effort vital.

Ex. donné par C : celui de la locomotive

« Il est classique de présenter la construction de la locomotive comme une “merveille de la science”. Et pourtant la construction de la machine à vapeur est inintelligible si on ne sait pas qu'elle n'est pas l'application de con. théoriques préalables, ms qu'elle est la solution d'un pbme millénaire, proprement technique, qui est le pbme de l'assèchement des mines » (M&O, p. 160).

→ La pratique (technique) et la théorie (science) sont des productions humaines qui sont un prolongement de l'activité vitale, même si dans le cas de la science (rupture épistémologique) ce prolongement est dialectique (contradictoire).

On comprend dès lors que Canguilhem puisse affirmer que « en tant que vivant, l'homme n'échappe pas à la loi générale des vivants » (V&M, p. 195).

### **Ouverture : le rapport de Canguilhem à l'écologie**

Cf. conférence intitulée « La question de l'écologie : la technique ou la vie » (1973)

« Il n'est pas contestable que le système d'économie dont les impératifs ont, sinon déterminé, du moins favorisé la naissance et le développement des procédés industriels de production des biens consommables est responsable de l'actuelle ampleur des techniques d'exploitation des ressources naturelles. Mais ce qui est contestable, c'est d'imaginer – comme la mode s'en répand – que la correction du désordre consiste à retrouver un ordre antérieur malheureusement aboli – qu'on croit plus “naturel” ou plus “humain” – de la relation de l'homme à la nature. Toute solution de simple retour ou de paisible régression relève [...] du mythe (en la matière fallacieux). La première composante de ce mythe, c'est l'idée même du *naturel* comme qualité d'un rapport possible ou réel de l'homme à la nature. L'homme de l'âge d'or, l'homme paradisiaque, jouissent spontanément des fruits d'une nature inculte, non sollicitée, non forcée, non reprise. Ni travail, ni culture : tel est le désir de régression intégrale »

Canguilhem conteste l'idée d'une fusion originelle de l'humain avec la nature. Toute idée d'un retour à un état « naturel » est illusoire : dès l'origine, l'être humain a modifié la nature par son travail et sa culture, car la technique est chez lui une activité organique, elle fait partie intégrante de son expérience de la nature.

De façon polémique, C va utiliser dans cette conférence le terme *dénaturer* en lui retirant toute connotation négative :

« [...] aucun usage n'est inscrit dans la nature des choses : le premier usage d'une chose est sa dénaturation. Qui se fait un bâton d'une branche la dénature. »

Saisir une branche pour en faire un bâton revient à lui conférer une fonction différente de celle qu'elle remplissait tant qu'elle était attachée à l'arbre – c'est la dénature. S'interdire de dénaturer la nature, en ce sens, c'est s'interdire de l'utiliser et donc de vivre.